

F. CUMONT

---

*Cordial hommage  
de Fernand Cumont*

**JOSEPH BIDEZ**

---

Extrait de *L'Antiquité Classique*  
t. XIII (1944)

---

BRUXELLES

1945

Bibliothèque Maison de l'Orient



135612

## JOSEPH BIDEZ

par Franz CUMONT.

Lorsque le comité de rédaction de *L'Antiquité Classique* voulut bien me demander de consacrer un article nécrologique à Joseph Bidez, j'ai hésité d'abord par crainte de ne pouvoir, en un court laps de temps, rendre à celui dont nous déplorons la perte un hommage qui fût digne de ses mérites. Mais l'étroite amitié qui nous a unis pendant près d'un demi-siècle et dont une longue séparation n'avait pas refroidi l'intimité, me faisait un devoir, m'a-t-il semblé, d'essayer au moins d'indiquer quels furent l'œuvre et le caractère du savant éminent, dont la disparition a provoqué des regrets unanimes dans tous les pays où sont cultivées les études anciennes. On ne trouvera dans ces quelques pages ni une énumération des fonctions que Bidez a remplies, ni la liste des distinctions qu'il a obtenues, ni la bibliographie de ses nombreuses publications. Nous voudrions seulement dans cette esquisse biographique faire valoir les qualités qui distinguaient l'érudit, l'écrivain et l'homme.

Le philosophe liégeois Joseph Delbœuf interrogé sur la valeur de ses deux meilleurs élèves, Léon Parmentier et Joseph Bidez, répondit, m'a-t-on raconté, par deux gestes expressifs : ils ouvrit d'abord les bras en agitant les doigts, pour marquer quelle était l'étendue du savoir et l'agilité d'esprit du premier, puis il abaissa jusqu'à terre ses mains jointes pour indiquer la profondeur de l'érudition du second. Et, en effet, s'il me fallait caractériser d'un mot l'activité scientifique de Bidez, je dirais que sa qualité essentielle était une volonté tenace de ne jamais abandonner une question sans l'avoir épuisée. Avant de construire, ce chercheur infatigable creusait des fondations jusqu'au tuf et poussait des tranchées en tout sens pour explorer le terrain environnant, en sorte que dans son esprit le sujet primitif s'élargissait indéfiniment. Cet amour de la profondeur donne à tout ce qu'a produit ce tra-

vailleur obstiné une remarquable solidité. Sa conscience scrupuleuse assura toujours la probité de son œuvre. S'il est vrai, comme le veut Aristote, que l'esprit humain éprouve naturellement le désir de connaître la vérité, personne ne sentit plus impérieusement ce besoin que Bidez.

Il apportait le même souci de la perfection dans l'expression de ses idées. Il se plaignait parfois de la peine que lui coûtait la rédaction. Son style n'a point la facilité banale de la copie d'un feuilletoniste. Il ne cessait de remanier la page écrite, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la forme qui le satisfît. Les corrections qu'il introduisait même sur les dernières épreuves, faisaient le désespoir des typographes. Mais ce soin constant appliqué à la composition nous a valu mainte page où la beauté littéraire rehausse la valeur du fond.

Dans sa jeunesse, l'ascendant que prit sur lui son condisciple Léon Parmentier, dont l'esprit lucide et ingénieux éveilla bien des vocations, l'engagea sur la voie de l'érudition et, en faisant de lui un helléniste, décida de sa carrière. Les deux amis s'associèrent pour publier les historiens grecs de l'ancienne Église. Ils signèrent une édition d'Évagrius, parue à Londres en 1898, puis, tandis que Parmentier donnait à la collection berlinoise des écrivains chrétiens un Théodoret, Bidez, en 1913, l'enrichissait de son Philostorge, qui est, dans son genre, un chef d'œuvre. Philostorge, on s'en souviendra, appartenait à la fraction la plus intransigeante de l'arianisme et son histoire confondait dans une même exécration les philosophes païens et l'Église orthodoxe. On ne s'étonnera pas que Byzance n'ait pas tenu à conserver un tel livre et qu'il n'en reste que des fragments épars. Mais la dissidence même de l'auteur rend précieux pour nous son témoignage. Le soin diligent avec lequel Bidez recueillit les *membra disiecta* de l'ouvrage perdu, n'a d'égale que l'application minutieuse qu'il apporta à la reconstitution du texte. C'est l'œuvre d'un maître rompu à la technique philologique. Une ample introduction nous apporte tous les renseignements désirables sur l'historien arien et sur son histoire. Une pareille édition est un *κτῆμα εἰς ἀεί*.

Bidez voulait la faire suivre de celle de Sozomène, dont il avait déjà collationné les manuscrits et établi le texte. Mais la guerre de 1914-1918 survint, pendant laquelle il fut à Gand, au péril de sa vie, un des animateurs de la résistance et le rédacteur d'un journal clandestin. La paix rétablie, il estima ne plus pouvoir

collaborer à une collection patronnée par l'Académie de Berlin et il mit à la disposition de celle-ci, afin qu'un successeur pût s'en servir, la documentation qu'il avait réunie au prix d'un long labeur.

Je pense qu'il quitta sans trop de regret des auteurs tout remplis de l'exposé de querelles théologiques, car ce « prince des philologues belges », ainsi qu'on le nommait, n'était pas un helléniste uniquement absorbé par le classement des manuscrits et la critique verbale, bien qu'il y appliquât une méthode rigoureuse, mais un esprit largement ouvert, qui s'attachait à replacer les ouvrages dans leur milieu, à pénétrer la psychologie de leurs écrivains. Or, les leçons de ses maîtres, d'abord Delbœuf à Liège, plus tard Diels à Berlin, avaient tourné son intelligence vers l'étude de la philosophie grecque. Son premier travail, thèse pour le doctorat spécial, avait été une *Biographie d'Empédocle*, parue en 1894, qui devait être suivie en 1913 par une *Biographie de Porphyre*, depuis longtemps épuisée chez les libraires et qui mériterait d'être rééditée.

Deux questions mises au concours par l'Académie de Belgique avaient orienté ses recherches sur une voie qu'il devait suivre jusqu'à la fin de ses jours. En 1904, on demandait aux concurrents « de recueillir les textes relatifs aux doctrines des *Χαλδαῖοι* », en 1906, de « faire un recueil critique des fragments de Porphyre ». Bien que les deux prix lui eussent été décernés avec les appréciations les plus élogieuses (1), le lauréat, plus sévère envers lui-même que ne l'avaient été ses juges, refusa toujours de laisser publier ces mémoires couronnés, les estimant trop imparfaits. Mais selon sa coutume ce grand investigateur se fraya des voies nouvelles autour du domaine dont il s'était rendu maître. Désormais sa préoccupation la plus constante fut de rechercher les traces de l'influence de l'Orient sur la philosophie grecque. Il décela son action sur le Portique dans une brillante étude sur *La cité du monde et la cité du soleil chez les Stoïciens*. Il en reconnut surtout l'étendue chez les Néoplatoniciens, pour lesquels les *Oracles Chaldaïques* devinrent, à partir de Jamblique, un livre sacré. Un de ses articles les plus curieux est celui où il a montré comment les théurges de cette école célébraient des mystères où, par des rites magiques, ils provoquaient des apparitions divines. Dans ces investigations le déchiffreur de manuscrits prêtait son appui au

(1) Cf. *Bulletin Acad. de Belgique*, 1905, p. 362. ss.; 1907 p. 286 ss.

penseur. C'est ainsi qu'il découvrit à la Vallicellane de Rome un morceau de Proclus sur l'*Art sacré*, qui n'était connu que par une traduction infidèle de Marsile Ficin, et en montra l'importance singulière pour la doctrine de la sympathie universelle.

Le besoin qu'il éprouvait de pousser toujours ses recherches jusqu'à l'extrême limite que l'on pût atteindre, le conduisirent jusqu'à Psellus ἑπατος τῶν φιλοσόφων, qui, au XI<sup>e</sup> siècle, fit revivre le platonisme à Byzance. Il avait fait adopter par l'Union Académique Internationale, dont il fut le président temporaire et le conseiller judicieux, le principe de la rédaction d'un catalogue des manuscrits alchimiques, et ce fut lui qui assura la réalisation de cette vaste entreprise. Il fut attiré vers cette littérature abstruse moins par ce qu'elle nous apprend sur l'histoire des sciences et sur la technique des anciens, bien qu'il s'intéressât à l'une et à l'autre, que par les doctrines mystiques et l'occultisme des théoriciens du Grand Œuvre. Il fit dans les volumes qu'il publia du catalogue alchimique une large place à Psellus, auteur d'une *Chrysopée*, mais aussi à d'autres écrits de ce polygraphe, où l'on retrouve souvent les doctrines de Proclus. Grâce à l'érudition de son principal éditeur, la matière contenue dans cet inventaire de manuscrits déborde largement le cadre étroit où son titre semblait l'enfermer.

Ces études néoplatoniciennes permirent à Bidez de comprendre le caractère d'un personnage fameux dont le destin a longuement occupé sa pensée. En 1898, je lui avais proposé de publier avec moi les lettres de l'empereur Julien, dont je dépouillais alors les manuscrits, et nous donnâmes ensemble, en 1922, une édition des épîtres et fragments qui, grâce à ce collaborateur diligent, acquit une plénitude que je n'aurais osé espérer. Mais son habitude d'élargir toujours ses desseins, lui inspira le désir de faire paraître dans la collection Budé l'ensemble de l'œuvre de l'Apostat avec une traduction française. Il y édita en effet les lettres et, en 1932, une partie des discours. Seul le déclin de ses forces, qu'il sentait défaillir, l'empêcha de mener à bonne fin la tâche ardue qu'il s'était imposée. Mais cet excellent helléniste était, par surcroît, doué d'un esprit historique, qui chaque fois qu'il s'attachait à des écrits, l'engageait à faire revivre dans son ambiance la personne de l'écrivain. Comme il l'avait fait pour Philostorge et pour Porphyre, il voulut composer une *Vie de Julien*. Aucun de ses livres ne lui a valu une aussi large renommée et à juste titre ; car non

seulement il nous offre le récit émouvant d'une destinée dramatique, une évocation très vivante malgré la minutie des patientes recherches dont elle est le fruit savoureux, mais on y trouve aussi le premier portrait fidèle d'un prince jusque là défiguré par les partis pris opposés de détracteurs et de panégyristes. Ce jugement équitable et véridique — je voudrais insister sur ce point — n'a été rendu possible qu'en montrant la séduction exercée sur l'Apostat par les théurges platoniciens, qui conquièrent à leurs doctrines secrètes le jeune étudiant d'Athènes, épris de sagesse hellénique.

La connaissance intime des croyances orientales et de la philosophie grecque qu'avait acquise Bidez fait aussi le prix des pages qu'il consacra aux *Mages hellénisés* (1938), c'est-à-dire à ces « Maguséens » d'Asie Mineure et de Mésopotamie, dont le syncrétisme combina le vieux mazdéisme iranien d'abord avec l'astrologie babylonienne plus tard avec les spéculations des théologiens helléniques.

Une longue préparation avait ainsi rendu celui qui vient de nous être brusquement enlevé, capable d'aborder avec une intelligence admirablement avertie une question fort discutée et souvent mal posée, celle des emprunts faits par Platon, au cours de son évolution intellectuelle, à l'antique sagesse de l'Asie. Quand la mort le frappa, notre ami venait de donner le bon à tirer d'un volume sur *Platon et l'Orient*, mûrement médité et longuement retravaillé, qu'attendaient de lui tous les hellénistes et dont il ne percevra plus le retentissement dans le monde savant.

*Vita brevis ars longa.* La loi inexorable qui limite étroitement le nombre de nos jours, interrompt notre activité au moment où souvent l'expérience acquise la rendait plus fructueuse. Nous pouvions attendre beaucoup encore des qualités si rarement associées que l'on trouvait réunies en Bidez. Il joignait à l'érudition la plus consciencieuse, qui passait au crible tous les matériaux qu'elle utilisait et en vérifiait le poids et la genuinité, un esprit de synthèse, qui, enchaînant et combinant ingénieusement les faits particuliers, en dégagait les conclusions générales et les directions maîtresses. A la probité scrupuleuse de sa science répondait la rectitude de son caractère et la droiture de sa conduite. Ce même amour passionné de la vérité qui le gardait contre les hypothèses aventureuses et les généralisations hâtives, le rendait sévère pour tous les charlatanismes. Il condamnait sans rémission les auteurs de systèmes

fantaisistes appuyés par des suggestions hasardeuses, alors que sa douceur et sa modestie naturelles lui inspiraient en général une bienveillance qui s'enveloppait des formes d'une courtoisie d'un autre âge. Son détachement de tout intérêt personnel le rendait libéral de son savoir et il se montrait si serviable qu'on hésitait à faire appel à son obligeance, sachant qu'il n'épargnerait aucune peine pour éclairer celui qui recourait à lui.

Dans l'accomplissement d'une lourde tâche toujours renouvelée, qui fut la trame de sa vie, il fut soutenu par la haute idée qu'il se faisait de la mission des hommes de science. Dans un monde envahi par le mercantilisme et l'esprit de lucre, il se plaisait à faire valoir la noblesse de la recherche désintéressée du vrai. Si l'Europe au point de vue matériel a été appauvrie et amoindrie par une guerre dévastatrice, elle garde une richesse spirituelle, qui lui confère toujours une supériorité : c'est sa vieille culture. En approfondissant notre connaissance de l'hellénisme, source de notre civilisation occidentale, en défendant un humanisme élargi contre ceux qui prêchent l'abandon d'une tradition qu'ils jugent périmée, Bidez avait conscience de défendre un des biens les plus précieux de notre patrimoine intellectuel et moral, et l'hommage le plus approprié que nous puissions rendre à sa mémoire, s'en assure la publication de ses œuvres restées inédites, afin que se prolonge, même après sa mort, l'action bienfaisante qu'il a exercée sur ses contemporains et sur les jeunes générations.